

Love & Friendship Calembours aristocrates

Maxime Labrecque

Number 303, August 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83324ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Labrecque, M. (2016). Review of [Love & Friendship : calembours aristocrates]. *Séquences : la revue de cinéma*, (303), 18–19.

Love & Friendship

Calembours aristocrates

Whit Stillman, maître du trait d'esprit, réalise son 5^e long métrage depuis le délectable **Metropolitan** sorti en 1990. Tous ses films reprennent des thèmes et procédés qui lui sont chers, mais chaque fois transposés dans des contextes fort différents. Une fois de plus, il parvient brillamment à dépeindre les mœurs d'une classe sociale aisée avec verve et humour, cette fois-ci en adaptant très librement une nouvelle de Jane Austen.

MAXIME LABRECQUE

Aux premiers abords, le titre a de quoi laisser plutôt pantois. Très large et générique, il réfère directement à une nouvelle écrite dans la jeunesse par Austen, mais s'inspire surtout du court roman *Lady Susan*. Or, il faut savoir lire entre les lignes, car ce titre en apparence inoffensif recèle d'innombrables sous-entendus. En effet, dès les premières minutes, alors que l'intrigue principale nous est présentée, on saisit bien les motifs égoïstes de l'habile Lady Susan Vernon. Le film aurait donc aisément pu s'intituler *Manipulations et Séduction* et être affublé du sous-titre *Comment être hédoniste tout en conservant une réputation enviable*. Dans le rôle de Lady Susan, Kate Beckinsale offre une performance surprenante, nuancée et juste. Il est facile d'avoir un jeu décalé, voire caricatural dans un film d'époque, mais l'actrice évite ces écueils avec brio. Non seulement sa diction est impeccable — essentiel dans un film reposant principalement sur l'art de la parole et les jeux de mots — mais ses expressions et intonations produisent toujours leur effet. Et comme le film joue constamment avec le spectateur, en présentant des revirements de situation desquels Lady Susan parvient à se sortir grâce à sa verve, son intelligence et son charme, on ne peut qu'apprécier les manœuvres de ce

personnage. De nombreuses répliques provoquent un rire franc; résultat d'une écriture à la fois intelligente, fluide et efficace, livrée par une troupe de comédiens qui maîtrise les procédés comiques sans toutefois les exacerber ni les galvauder. Beckinsale est à des lieues des rôles qui l'ont davantage fait connaître dans certains films d'action américains, notamment la série **Underworld** et le remake de **Total Recall** (2012), ce qui est tout à fait rafraîchissant. Certains se rappelleront peut-être que ce n'est pas la première collaboration de Beckinsale avec Whit Stillman. En effet, on avait déjà pu l'apercevoir dans un autre de ses films, **Last Days of Disco** (1998), aux côtés de Chloë Sevigny, que l'on retrouve d'ailleurs dans **Love & Friendship**, incarnant une exilée américaine, meilleure amie et confidente de Lady Susan. Cependant, le jeu de Sevigny, comparé à celui





D'apparence inoffensive, mais recelant d'inraisemblables sous-entendus

de Beckinsale, manque rudement de tonus, ce qui provoque un décrochage certain au point où on en vient à remettre en question ce choix de casting, autrement impeccable. Son manque d'aisance dans un rôle d'époque, sa posture lasse et son élocution monotone ternissent certaines scènes, alors que ce rôle avait tant de potentiel.

Le double pari risqué de réaliser une adaptation de Jane Austen et d'en faire un film d'époque est ici remporté de façon magistrale. La signature de Stillman s'applique avec un naturel évident...

Naturellement, certains parallèles avec **Les liaisons dangereuses** apparaissent graduellement. D'aucuns pourraient voir en Lady Susan une lointaine cousine de la Marquise de Merteuil. Toutefois, la première n'a pas le côté sombre de la seconde et ne se laisse pas détruire par une fierté malade qui empoisonne son bonheur. Lady Susan, si elle use de stratégie, d'intelligence, de charme et de persuasion à l'instar de Merteuil, le fait toujours avec désinvolture et humour. Le ton du film s'abstient de condamner ce personnage aux mœurs hasardeuses pour l'aristocratie anglaise du XVIII^e siècle. Elle veut quelque chose et s'arrange pour l'obtenir, en gardant la tête haute. Le dénouement est en ce sens absolument savoureux, car elle obtient le meilleur des deux mondes : un mari riche et stupide qui ne se doute aucunement de la relation sulfureuse qu'elle entretient avec l'amant qui vit sous leur toit. Celui-ci, Lord Manwaring, ne prononce aucun mot de tout le film : il n'en a pas besoin, car sa fonction se résume à « sois beau et tais-toi », en quelque sorte. Lady Susan a suffisamment de conversation pour deux. Dans un monde où les apparences et la réputation sont au premier plan, elle incarne une femme forte et intelligente, qui sait tirer profit des situations les plus incongrues.

Le fait qu'elle ne soit pas punie pour ses actes évite l'éternelle condamnation chrétienne des femmes libertines. En ce sens, une nouvelle rupture s'opère avec Merteuil, puisque les deux connaissent des sorts diamétralement opposés.

En outre, on ne saurait taire l'excellente performance de Tom Bennett, qui incarne le simplet Sir James. Il s'agit d'un personnage très bien ficelé, qui provoque de délicieux malaises chaque fois qu'il apparaît en public ou qu'il s'immisce dans des conversations mondaines. Il ajoute une touche de spontanéité et d'humour qui n'est pas sans rappeler le cabotin Mozart dépeint par Milos Forman, mais sans sa vivacité d'esprit et son penchant pour la débauche. Même si le film nous plonge dans l'intrigue dès le début et qu'il instaure un rythme bien pondéré, il

faut tout de même un certain temps pour saisir tous les liens entre les personnages. Chaque fois qu'un nouveau protagoniste est introduit, son nom est affiché à l'écran, accompagné d'une courte description, possiblement afin d'aider le spectateur à comprendre la place et l'importance de chacun. Si ce procédé peut sembler scolaire *a priori*, il s'avère au final très efficace, car ce type de méta-commentaire informatif amène également une touche d'humour de la part de l'instance narratrice, ce qui teinte notre perception des personnages d'un préjugé favorable ou défavorable.

Depuis **Metropolitan** (1990), chef-d'œuvre qui affiche sa signature particulière tant dans le style que les dialogues, Stillman demeure fidèle à lui-même. **Love & Friendship** n'y fait pas exception. Même si l'on ne peut pas dire que ses œuvres soient particulièrement difficiles d'approche, les subtilités langagières et les tirades peuvent être déstabilisantes. D'une certaine manière, ce dernier film est sans doute le plus accessible de sa filmographie. Le double pari risqué de réaliser une adaptation de Jane Austen et d'en faire un film d'époque est ici remporté de façon magistrale. La signature de Stillman s'applique avec un naturel évident, autant à New York, Barcelone ou Londres, toutes époques confondues. Il s'agit d'un réalisateur qui produit des œuvres au compte-goutte, un peu à l'instar de Malick avant 2011. Parions – et espérons – que tout comme ce dernier, sa production deviendra exponentielle et conservera la qualité qu'on lui connaît.

★★★★

■ AMOUR ET AMITIÉ | **Origine** : Irlande, Pays-Bas, France – **Année** : 2016 – **Durée** : 1 h 32 – **Réal.** : Whit Stillman – **Scén.** : Whit Stillman, d'après une nouvelle de Jane Austen – **Images** : Richard Van Oosterhout – **Mont.** : Sophie Corra – **Mus.** : Benjamin Esdruffo – **Son** : Ranko Paukovic – **Dir. art.** : Anna Rackard, Louise Mathews – **Cost.** : Eimer Ni Mhaoldomhnaigh – **Int.** : Kate Beckinsale (Lady Susan Vernon), Morfydd Clark (Frederica Vernon), Tom Bennett (Sir James Martin), Chloë Sevigny (Alicia Johnson), Emma Greenwell (Catherine DeCourcy Vernon) Stephen Fry (Mr. Johnson), Xavier Samuel (Reginald DeCourcy) **Prod.** : Lauranne Bourrachot, Katie Holly, Whit Stillman – **Dist.** : Métropole.